

Jubilate, 17 avril 2016

Contradictions...

1 Jean 4 et 5

²⁰*Si quelqu'un dit : « J'aime Dieu », et qu'il haisse son frère, c'est un menteur.*

En effet, celui qui n'aime pas son frère, qu'il voit, ne peut pas aimer Dieu, qu'il ne voit pas.

²¹*Et voici le commandement que nous tenons de lui : celui qui aime Dieu, qu'il aime aussi son frère.*

¹*Quiconque croit que Jésus est le Christ est né de Dieu ;*

et quiconque aime Dieu, qui engendre, aime aussi celui qui est né de Dieu.

²*A ceci nous reconnaissons que nous aimons les enfants de Dieu, si nous aimons Dieu et mettons en pratique ses commandements.*

³*Car voici ce qu'est l'amour de Dieu : que nous gardions ses commandements.*

Et ses commandements ne sont pas un fardeau,

⁴*puisque tout ce qui est né de Dieu est vainqueur du monde. Et la victoire qui a vaincu le monde, c'est notre foi.*

La grâce et la paix vous sont données de la part de notre Seigneur. Amen

Chers sœurs et frères en Christ,

Notre texte de prédication est on ne peut plus clair. *Si quelqu'un dit « j'aime Dieu » et qu'il haisse son frère, c'est un menteur.*

Et pour expliciter ce qu'il entend par les commandements qu'il s'agit de mettre en pratique, l'auteur du texte synthétise, là encore d'une manière on ne peut plus claire : *celui qui aime Dieu, qu'il aime aussi son frère.*

En somme, aimer Dieu et aimer son frère, aimer Dieu et aimer ses semblables, vont de paire. L'un ne va pas sans l'autre ; bien plus, l'un sans l'autre est un mensonge, une hypocrisie.

L'amour dont il est question se dit *agapè* en grec. Il ne s'agit pas d'un sentiment amoureux, mais d'une attitude de respect fondamental à l'égard d'autrui se traduisant concrètement dans une attitude résolument bienveillante à son égard.

Je ne sais pas vous, mais personnellement, j'entends cette Parole biblique, avec la simplicité et la radicalité qui la caractérisent, comme une sacrée remise en question, dans le sens où elle nous met le nez dans nos contradictions.

Quand bien même je partage pleinement le propos de la première épître de Jean quant à l'importance de l'amour de l'autre, de mon frère et de ma sœur en humanité, et quand bien même j'aspire profondément à un monde où règnent le respect et la bienveillance, je ne puis m'empêcher de m'interroger quant à ma

propre capacité à aimer, au-delà des affinités qui me lient davantage à certaines personnes qu'à d'autres. Je pense aussi à des colères, des déceptions et des incompréhensions qui mettent à rude épreuve cette bienveillance qui m'est si chère et peuvent finir par donner prise à l'indifférence si ce n'est au conflit.

Sur le plan communautaire, nous pouvons en dire de même. Nous sommes certainement tous convaincus que l'amour du prochain représente un chemin de vie et d'avenir ; nous voulons le vivre en Église et lui rendre témoignage dans le monde. Et si effectivement, nous vivons en Église des temps de partage, de fraternité et de solidarité qui donnent force et courage au quotidien, il nous arrive malheureusement aussi de nous trouver confrontés à nos contradictions sur ce plan, avec des propos empreints de négativité ou des paroles blessantes, des conflits, voire des mesquineries qui viennent parasiter notre vie communautaire.

A ce propos, combien de fois ai-je entendu dire par des personnes éloignées de nos communautés paroissiales : je ne vais pas à l'église parce que ceux qui y vont ne sont pas meilleurs que les autres. Des paroles qui, je l'avoue m'exaspèrent profondément, dans le sens où nous n'avons pas la prétention d'être meilleurs que les autres. Mais en relisant notre texte de prédication, j'en arrive à me dire que de tels propos devraient nous interpeller.

Dans un commentaire de notre extrait de la première épître de Jean, la pasteur Bettina Schaller écrit ces lignes, qui n'ont pas manqué de me faire réfléchir : *il y a là une interpellation sur nos relations communautaires ; dans notre contexte de discrédit de l'Église (ou simplement d'indifférence), il semble que les chrétiens sont particulièrement mis en demeure de témoigner de manière authentique de l'amour de Dieu ; il semble qu'il y a demande sérieuse de visibilité de ces relations différentes nées de la foi en un Dieu que l'on confesse comme un Dieu qui aime. Nous savons que l'amour chrétien se différencie d'une acception purement affective. Le respect de l'autre, dans tous les aspects tracés par les commandements de Dieu, a encore de l'avenir...*

Je veux y croire aussi, a fortiori dans un monde où, malgré un foisonnement de chartes éthiques, notamment dans les entreprises, le respect d'autrui passe au second plan derrière les intérêts économiques, et la notion de déshumanisation fait l'objet d'un nombre croissant de publications.

Dès lors, comment affronter nos contradictions, et comment les vaincre pour que l'Évangile puisse rayonner en nous, au sein de nos communautés et au-delà, auprès et au loin ?

Spontanément, nous pourrions répondre : il faut faire des efforts, essayer de suivre davantage les commandements en nous montrant plus charitables et aimants. Mais à vrai dire, je pense que cette piste nous conduit dans l'impasse d'une culpabilisation mortifère. En effet, force est de constater que les contradictions font partie de notre nature humaine. L'apôtre Paul lui-même écrivait aux romains : *je ne comprends rien à ce que je fais : ce que je veux, je ne le fais pas, mais ce que je hais, je le fais.*

Et nous pouvons probablement tous faire nôtre ce constat. Pensons au sort que nous réservons aux bonnes résolutions que nous prenons en début d'année.

Autrement dit, entre notre vouloir et notre faire, entre nos pensées et nos actions, la concordance et l'harmonie ne vont pas de soi. C'est l'objet même de la psychanalyse qui essaye de permettre à l'individu de comprendre les mécanismes inconscients qui, souvent malgré lui, l'empêchent de vivre en le rendant prisonnier de lui-même.

Les recherches en neuroscience tendent aussi à démontrer que nos actions se trouvent moins déterminées par nos pensées que par des mécanismes inconscients qui induisent nos actions, indépendamment de notre volonté consciente. Dans cette optique, plutôt que d'avoir une action qui vient concrétiser une pensée, un faire qui vient répondre à une volonté consciente et réfléchie, nous avons une pensée qui vient justifier et donner du sens à une action... si bien que certains en arrivent à la conclusion que le libre arbitre n'existe pas.

Quoi qu'il en soit, nos propres efforts, notre autodiscipline, ne semble pas suffisants pour surmonter nos contradictions... à moins peut-être de se brider drastiquement et en permanence et de se trouver dans un perpétuel autoconditionnement. Mais cela ne finit-il pas par créer des existences frustrées, dures, voire aigries ? N'y a-t-il pas, là aussi, une forme de déshumanisation envers soi-même et, du coup aussi, envers les

autres ? N'est-ce pas précisément sur ce point que Jésus ne parvient décidément pas à s'entendre avec les pharisiens, quand il cherche à leur faire comprendre que l'humain n'est pas au service de la loi, mais que la loi est au service de l'humain ? Et comment parler de la liberté des enfants de Dieu dans une telle perspective ?

Je crois que notre texte de prédication, et tout particulièrement la manière dont il présente le fait de garder les commandements, nous aide à avancer dans notre réflexion.

Je relis le verset 3 du chapitre 5 : *voici ce qu'est l'amour de Dieu : que nous gardions ses commandements.*

L'amour de Dieu réside dans le fait même que nous gardions ses commandements. Nous pourrions aussi dire : l'amour de Dieu se traduit concrètement en nous dans le fait que nous puissions garder ses commandements, ou que nous soyons juste poussés à les mettre en œuvres.

Le fait de garder les commandements de Dieu, d'aimer son prochain, d'éprouver à son égard un respect inconditionnel, et de s'engager envers lui avec bienveillance ne relève donc pas tant de notre volonté ou de notre discipline morale, que de l'amour de Dieu. Comme si Dieu venait se nicher dans cette zone de notre être où se joue notre faire, parfois indépendamment de notre vouloir et de notre réflexion consciente ; comme si son amour venait nourrir, transformer et libérer notre inconscient pour devenir le moteur de notre existence.

Nous retrouvons là ce que l'apôtre Paul exprime dans son épître aux Philippiens : *c'est Dieu qui produit en vous le vouloir et le faire.* Quant à l'épître aux Ephésiens, elle parle *d'être rempli de toute la plénitude de Dieu.*

Notre texte de prédication qualifie ce processus de nouvelle naissance en Christ. Nouvelle naissance qui consiste à nous laisser remplir de la plénitude de Dieu, qui vient se nicher tout au fond de notre être pour nous faire vivre de son amour et produire en nous le vouloir et le faire s'accordant avec ses commandements.

Ainsi écrit-il : quiconque croit que Jésus est le Christ est né de Dieu. Le verbe grec traduit par croire est *pisteo*. Or le substantif de *pisteo*, *pistis*, c'est la foi. Dès lors, la traduction française nous induit en erreur. En effet, avoir la foi, ce n'est pas d'abord croire, mais faire confiance. La foi n'est ni une opinion, ni une conviction, ni même une adhésion, mais une confiance, et ça, ça change tout !

Parce que faire confiance, c'est ouvrir les mains, lâcher prise, et recevoir : exactement l'inverse de la discipline, de l'autoconditionnement ou encore du fait de brider son vouloir pour essayer tant bien que mal de garder et d'accomplir les commandements de Dieu.

Croire que Jésus est le Christ ne change à mon avis pas grand chose à notre existence. Mais faire confiance que Dieu se révèle au cœur-même de notre humanité, comme il l'a fait en Jésus-Christ, transforme tant notre être intérieur que le regard que nous portons sur la vie, sur les autres et sur nous-mêmes.

Oui, en tournant nos regards vers Jésus le Christ, l'humain pleinement habité par le divin, le Fils transfiguré par la grâce de Dieu, identifié à Lui jusque dans la mort, nous découvrons la réalité de Dieu appelée à grandir au cœur de notre être. Et forts de cette confiance, nous évoluons vers une existence où l'Amour peut advenir en vérité, vers une « existence christique ». L'Évangile d'aujourd'hui exprime cela par la belle image du cep et des sarments utilisée par Jésus : *celui qui demeure en moi et en qui je demeure, celui-là portera du fruit en abondance car, en dehors de moi, vous ne pouvez rien faire.*

Dès lors, l'enjeu de notre texte n'est pas d'ordre moral, mais fondamentalement spirituel. Alors ne désespérons pas de nos contradictions et ne sombrons ni dans un sentiment de culpabilité, ni dans un self contrôle maladif et destructeur tant pour nous-mêmes que pour notre entourage, mais faisons confiance et laissons le Christ grandir en nous pour que l'amour de Dieu s'exprime à travers nous. Et nous tendrons

toujours davantage vers une vie en plénitude, une vie ressuscitée, qui est victoire sur la logique du monde avec ses contradictions, ses calculs, ses égoïsmes et ses violences...

Amen